

## À la recherche d'un espace pictural

Louise d'Argencourt

Number 39, Summer 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58425ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

d'Argencourt, L. (1965). À la recherche d'un espace pictural. *Vie des arts*, (39), 44–47.



# à la recherche d'un espace pictural

par Louise d'Argencourt

Raymonde Godin est née à Montréal en 1930. Études classiques. Cours de peinture au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Elle vit à Paris depuis 1954. Depuis lors, Raymonde Godin participe à de nombreuses expositions de groupe : Salon de Mai 1957 et 1958, Biennale de Paris 1959 et 1961, Salon des Réalités Nouvelles 1963 et 1965, Galerie Bignou 1958, Galerie Pierre 1959. Exposition particulière à la Galerie Couper, à Londres, en 1963. Tableaux dans des collections canadiennes, américaines et françaises. Tableaux à la Galerie Nationale du Canada et au Toronto Art Gallery.

J'ALLAIS rencontrer Raymonde Godin et je ne savais rien de cette jeune femme peintre. Elle m'attendait à la gare de l'Hay-les-Roses, village où elle habite à quelques kilomètres de Paris. Je devais la reconnaître au ciré noir et au foulard vert qu'elle porterait. Mais c'est elle qui vient vers moi. Son mari, le peintre Paul Kallos, et leur jeune fils François sont là aussi qui m'attendent.

En quelque minutes, nous sommes devant leur porte : c'est ici qu'ils demeurent depuis bientôt quatre ans. Contigu à leur maisonnette, un vaste atelier s'étale dans un jardin limité seulement par les potagers voisins. Chez les Kallos, il n'y a que les fleurs qui poussent.

Raymonde Godin m'entraîne dans l'atelier. C'est la présentation générale : "Là, sur le chevalet, le tableau auquel je travaille actuellement ; il n'est pas encore achevé. Celui qui est à côté, par terre, date de 1963. Vous pouvez les comparer." Plusieurs autres tableaux appuyés au mur me tournent le dos. Raymonde Godin promet qu'elle me les montrera. Au-dessus de la table où elle s'assied pour composer les études — dessins, lavis, aquarelles, gouaches — préparatoires à ses peintures, un tableau à épingler sur lequel s'entassent des cartes postales ; je distingue, se chevauchant, *les Ménines* de Vélasquez, deux paysages d'hiver canadiens, une nature morte de Zurbaran, un Picasso de la période cubiste et une vue du port de Saint-Malo. Raymonde Godin ne cache pas une certaine nostalgie du pays natal, ni sa prédilection pour les peintres espagnols.

Après ce premier contact, une longue conversation s'engage entre nous. Les raisons de son séjour en France font l'objet de ma première question :



**Raymonde Godin :** Je vous répondrai en reprenant la phrase de Malraux : "La peinture s'apprend par la peinture." Je voulais devenir peintre. Et pour moi, devenir peintre ne signifiait pas uniquement acquérir une technique picturale, si poussée fût-elle. Il m'apparaissait essentiel de me donner d'abord une culture artistique générale, d'éduquer mon œil en regardant les maîtres anciens. Et quand, en 1954, je quittai le Canada, j'allai vers ce dont j'avais été le plus privée depuis que je m'intéressais à la peinture : le contact direct avec les œuvres. Aussi, durant les premières années de mon séjour à Paris, j'ai passé beaucoup de temps à dessiner d'après les tableaux du Louvre dans lesquels je trouvais un aliment à ma recherche personnelle.

**L. d'A. :** Quels sont les peintres auxquels vous êtes surtout attachée ?

**R. G. :** Le Titien, Tintoret, mais plus du point de vue de la composition que de la couleur. Aussi Giorgione. Le *Concert champêtre* est le plus beau tableau que je connaisse. Et puis les peintres espagnols, que j'affectionne particulièrement puisque ma recherche porte essentiellement sur les rapports de valeurs en peinture. Vélasquez, Zurbaran et surtout Goya, que je considère comme le premier peintre moderne, ont été mes vrais maîtres.

**L. d'A. :** Comment s'est faite, à Paris, votre intégration dans le milieu des peintres ?

Page ci-contre :  
*Nouvelle France, 1963.*

Ci-dessus :  
*Le bois sacré (Lyon).  
Croquis.  
Collection de J. Camponogara.*

**R. G. :** Par l'intermédiaire du groupe des peintres qui exposaient à la Galerie Pierre. J'ai tout de suite été admise aux *vendredis* de Pierre Loeb qui réunissaient autour d'une table les peintres Vieira da Silva et Szenes, devenus de grands amis, Paul Kallos, mon mari, auxquels se joignaient parfois le sculpteur Hajdu, Lanskoj et plusieurs autres jeunes peintres, écrivains... Riopelle venait de partir.

Raymonde Godin parle avec enthousiasme de leur animateur Pierre Loeb, homme de goût et d'une grande intuition artistique, nom auquel sont attachées les plus grandes figures de la peinture contemporaine. C'est lui qui, en 1925, exposait Matisse, Picasso, Klee, Giacometti, en même temps qu'il organisait la première exposition surréaliste à laquelle prenaient part de Chirico, A. Masson, Max Ernst, Arp et Miro. Si, autour des années 1950, Pierre Loeb encourage des peintres comme Vieira da Silva, Kallos et, plus tard, Raymonde Godin, c'est qu'à une époque où la peinture s'achemine vers l'abstraction totale, ces jeunes peintres reprennent en considération la nature et l'objet. Et cette position apparaît à Pierre Loeb comme une nouvelle voie à suivre.

**L. d'A. :** Sur quel aspect de la peinture contemporaine votre intérêt se porte-t-il ?

**R. G. :** Je m'intéresse à tout, de Bazaine à Rauschenberg, mais la façon dont un peintre regarde un tableau est souvent suspecte : un mauvais tableau enseigne autant qu'un bon. Je dois dire cependant que la peinture américaine, si elle m'intéresse, ne me convainc pas toujours. Leur volonté de faire choc à tout prix, de crever l'espace, semble égarer certains peintres.

**L. d'A. :** Comment construisez-vous un tableau ?

**R. G. :** Voyez les titres de mes tableaux : *Intérieur rouge*, *The White Stove*, *Atelier avec l'assiette bleue*, *Compotier*, *la Table noire*, *les Livres*, etc. Je ne sors à peu près pas de mon atelier. Je débute toujours à partir des objets qui m'entourent bien que ceux-ci ne restent que des prétextes. Quand j'ai choisi un motif, je m'y attache et je travaille jusqu'à ce que j'aie obtenu la structure du tableau à faire. A travers de nombreuses études, mon idée se précise, prend forme, et l'œuvre souhaitée m'apparaît soudain clairement. Il ne me reste plus qu'à exécuter le tableau final, ce que je fais le plus souvent très rapidement. Je me sers alors de la couleur pour obtenir les effets de profondeur. L'espace que peut arriver à suggérer la surface plate qu'est le tableau est un phénomène qui me fascine. A part les objets parmi lesquels je vis, j'ai une autre source d'inspiration : les tableaux de natures mortes anciennes, surtout de natures mortes baroques, en trompe-l'œil.

Raymonde Godin feuillette avec moi le livre dont elle a fait sa bible : *La nature morte, de l'antiquité jusqu'à nos jours*, de Charles Sterling. Un Stoskopff, un Baschenis l'arrêtent.

**L. d'A. :** Vous pouvez maintenant parler de votre démarche intérieure ?

**R. G. :** Je ne peux mieux vous répondre qu'en vous montrant ce texte que j'ai écrit il y a deux ans, comme introduction au catalogue de mon exposition à la Galerie Couper :

"Ce que j'ai à dire est sur la toile — tantôt proche, tantôt plus éloigné de mon intention profonde. . ."



Ci-contre, à gauche :  
*Matin d'hiver, 1961.*  
51 $\frac{1}{4}$ " x 35 $\frac{1}{8}$ " (130 x 89 cm).



Ci-contre, à droite :  
*Intérieur aux miroirs, 1962.*  
45 $\frac{5}{8}$ " x 31 $\frac{1}{8}$ " (116 x 81 cm).

Page-ci-contre :  
*Les dessins dans l'atelier, 1964.*  
39 $\frac{3}{8}$ " x 28 $\frac{3}{4}$ " (100 x 73 cm).  
Collection de Bony de Saint-R.  
Versailles.

